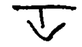
la route, plusieurs fois, les enfants des écoles sont venus, avec leurs maîtres et leurs maîtresses, les saluer respectueusement, en récitant le chapelet. Quelles scènes touchantes ! Il me semblait que l'évêque enseveli bénissait encore de sa bière ces petits qui passaient et qu'il avait tant aimés. A moi que de choses il disait, mystérieusement, sur les choses du temps et de l'éternité ! Nous arrivâmes. Winnipeg et Saint-Boniface lui firent une réception qui ressemblait à un triomphe. C'était justice...

Dans deux jours, j'aurai à adresser à DIEU pour lui la prière suprême de l'Église : *Seigneur, donnez-lui le repos éternel.* Puis une autre prière suivra, que je ferai, avec vous tous, du plus profond de mon cœur : *O Dieu, envoyez, pour succéder au père aimant, au pasteur infatigable, au défenseur de toutes les nobles causes, que vous avez rappelé vers Vous, un digne continuateur de sa vaillance et de son zèle. Ainsi soit-il.*



VII. — Missions d'Athabaska : Comme aux Temps héroïques [1].

Bien évidemment, je n'ai pas attendu à ce moment pour te souhaiter une bonne année. Hier, à minuit sonnant, devant JÉSUS-Hostie, je lui ai demandé de bénir tous ceux à qui je dois m'intéresser sur cette terre, — et tu sais bien que je m'intéresse beaucoup à toi, pour bien des raisons : tu es doublement mon frère, par nature et en religion, tu es destiné à faire partie de cette phalange de Missionnaires qu'est la Congrégation des Oblats de

(1) Relation (inachevée) du R. P. Louis RIOU, Directeur de la Mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs, à Fond-du-Lac, via Fort Chipweyan (Athabaska). Cette relation, datée du 2 janvier 1923, était adressée au F. Sc. François RIOU, — alors, étudiant au Scolasticat de Liège et, actuellement, élève au Séminaire-Scolasticat de Colombo. Les deux frères RIOU sont originaires de Plouvorn, Diocèse de Quimper et de Léon, où l'aîné est né en 1880 et le second en 1897.

MARIE Immaculée, et nous avons tant besoin de saints Missionnaires !...

Je te prie de m'excuser de mon long silence. C'est que l'hiver dernier et même l'été ont été, pour moi, extraordinairement occupés. Je pourrais t'en faire un petit récit ; mais j'ai peur que ce récit ne soit bien sec et presque fastidieux... Allons-y, tout de même. Et, avant de commencer, laisse-moi te dire que, si l'on mettait bout à bout tous les kilomètres que j'ai parcourus, l'hiver dernier, je serais déjà arrivé bien près de Liège, — pas tout à fait, cependant...

19 *novembre* 1921. — Mes voyages ont commencé, ce jour-là. Mes quatre pauvres coursiers étaient fringants, alors : ils étaient contents, la queue en l'air et le nez au vent. Et, moi aussi, je me dégourdissais les jambes... Nous ne fîmes que 45 kilomètres : un seul homme m'avait suivi, et il fallait attendre les deux autres... Naturellement, nous dûmes camper à la belle étoile, dans le grand palais du Bon DIEU. Autant que je me le rappelle, il y avait près de 30 degrés au-dessous de zéro ; mais le bois n'est pas cher, heureusement, — rien que la peine de l'abattre Tous les soirs, il y a, après le souper, chapelet et prières en commun ; et, puis, chacun s'installe pour passer la nuit le moins mal possible.

20 *novembre*. — Je fais le feu de bonne heure. Ordinairement, c'est à moi que revient ce travail, car mon sommeil n'est pas lourd et je puis me lever à l'heure que je veux, — en général, plusieurs heures avant le jour... Mauvais temps : vent et neige... Vers le soir, je réussis à tuer un caribou. Nous voilà donc approvisionnés pour cette nuit... C'est en vain que nous attendons encore nos deux compagnons. D'ailleurs, il fait trop mauvais... 40 kilomètres de plus !...

21 *novembre*. — Belle journée, calme mais froide — de 30 à 40 degrés au-dessous de zéro... Mon homme tue un caribou et moi un autre, vers le soir ; abondance !... Ce soir, nos deux autres compagnons nous rejoignent... 50 kilomètres !...

22 *novembre*. — Départ de très bonne heure, car nous voulons arriver au but, aujourd'hui, et il doit y avoir de 70 à 80 kilomètres... Et, de fait, nous n'y arrivons

que dans la nuit... Le malade, pour lequel on m'a demandé, se croit mourant : il dit et redit, à qui veut l'entendre, qu'il ne verra pas le lendemain — alors qu'il n'est guère malade de corps, mais seulement d'esprit : il est devenu à moitié fou. C'est le premier cas de ce genre que je rencontre dans le pays. J'ai beau lui dire et lui répéter qu'il n'est pas malade : il tient à son idée et se croit mourant. Il finit même par me dire :

— « Quand tu vas arriver à la Mission, tu vas dire : *Le vieux, là-bas, doit être déjà mort !...* »

23 *novembre.* — Il y avait là une quarantaine de communiants. Je leur prêchai une petite retraite : Messe et sermon, tous les matins, — chapelet et sermon, tous les soirs, — dans la journée, confessions et catéchisme pour les enfants. Il y eut quatre ou cinq premières Communions et, à part quelques exceptions très rares, toutes les personnes en âge de communier communièrent, tous les jours. C'est une vraie consolation d'être au milieu de ces bons chrétiens, qui ne demandent qu'à se laisser instruire et conduire. Les enfants qui firent leur première communion étaient des enfants de sept à huit ans. Tu as pu lire, dans les « *Glaces Polaires* », l'appréciation de Mgr Breynat sur la *Visite des Camps*. Je souscris, pleinement, à cette appréciation, bien que d'autres ne soient pas de cet avis : le sauvage ne se donne, entièrement, que chez lui... Je restai, chez eux, du 22 au 29 novembre. Retraite de huit jours, bien suivie et bien édifiante : le prédicateur pouvait en profiter, lui aussi, car ses ouailles pouvaient lui faire honte par leur générosité et leur piété...

29 *novembre.* — Je repars, après avoir communié, ce matin encore, tous mes enfants et fait mes adieux à tous, disant à mon « vieux » que je le reverrais, — mais il n'en avait pas l'air bien persuadé... Dans la journée, nous rencontrons deux hommes venus à ma rencontre, pour me faire faire un détour ; il s'agissait d'aller voir quatre familles. Va pour le détour ! Mais attention : je veux arriver, le samedi, à la Mission... Ce soir, campement à la belle étoile : cela fait du bien. On rit : quatre jeunes gens,

plus ton sauvage de frère, — il n'y a rien de plus gai qu'un Montagnais : il rit de tout et de rien, comme un novice...

30 *novembre.* — Arrivée dans un camp. Trois familles. Confessions, dès ce soir, chapelet en commun et prières.

1er *décembre.* — Messe, avec une dizaine de communions... Je ne puis m'attarder. Je repars, pour aller voir une autre famille : deux vieillards, le mari et la femme, et deux filles... Ils se confessent, et je les communie.

2 *décembre.* — Nous sommes déjà au vendredi, et je suis à près de 200 kilomètres de la Mission ! Je veux, pourtant, y arriver pour le dimanche. Alors, qui veut la fin veut les moyens : lever à 2 heures du matin (c'est moi qui fais le feu), — Messe à 3 heures, avec communion générale, — et, en pleine nuit, un peu avant 5 heures du matin, nous revoilà en route... A l'aurore, nous étions déjà loin !... Il y avait des caribous partout. Les jolies petites bêtes : elles restaient là à me regarder. J'avais ma carabine ; mais je n'avais pas besoin de viande...

3 *décembre.* — Samedi : il reste près de 100 kilomètres à parcourir. J'espérais les faire : feu à 2 heures du matin et départ vers 3 heures. Il faisait assez beau ; et, avant le jour, on était loin... Mais, vers les 10 heures, la neige commence à tomber : la traîne ne glisse plus guère, et je commence à désespérer... Puis, vers 2 heures *p. m.*, la neige cesse de tomber, et les chiens vont un peu mieux... Le soir, nous rencontrons un chemin fraîchement battu : l'espérance me revient... Et, de fait, j'arrive à la Mission, — tard dans la nuit, il est vrai, mais j'y arrive : aussi suis-je content et heureux... Voyage de 450 à 500 kilomètres, aller et retour : mes pauvres chiens n'étaient plus aussi fringants qu'au départ...

9 *décembre.* — Je repars vers l'Ouest... A 60 kilomètres, je rencontre un campement. Sept communiants, seulement... Dans la soirée, confessions...

10 *décembre.* — Nous repartons, à l'aurore (vers 8 heures). Nous n'avons que 40 kilomètres à faire, pour nous rendre à destination. — Visite d'une jeune fille de

13 ans, poitrinaire. Pauvre enfant : elle ne souffrira plus bien longtemps !...

11 *décembre.* — Dimanche. Il y a, ici, seulement trois familles : 10 communiants... J'extrémise la pauvre poitrinaire, — qui s'en va rejoindre ses frères et sœurs au ciel, où sept ou huit d'entre eux se trouvent déjà...

12 *décembre.* — Je reviens au premier campement, tout seul (40 kilomètres). J'y reconfesse tout le monde...

13 *décembre.* — Tous communient, à ma Messe... Et je repars, tout seul, couché dans mes couvertures... Le soir, rentrée à la Mission : 60 kilomètres... Je vais être tranquille, jusqu'à Noël, m'occupant exclusivement de mon petit ministère...

26 *décembre.* — Mais, le surlendemain de Noël, va commencer pour moi un véritable voyage, qui va durer jusqu'au 27 janvier, inclusivement. Peut-être, si je m'en sens le courage, t'en dirai-je aussi un mot. Mais, pour le moment, bonsoir : il est minuit passé, et, à 5 heures, je dois rallumer le feu...

27 *décembre.* — Je suis parti de bonne heure, ce matin (il était 6 heures, environ) ; et mon homme m'avait devancé. Je le rejoignis, après 15 kilomètres de marche : mes chers coursiers étaient frais et dispos... Le soir, nous atteignîmes une maison, où il n'y avait personne. Mais nous en avions la clé. Bon abri, pour la première nuit... 60 kilomètres !...

28 *décembre.* — Dès l'aurore, nos compagnons nous rejoignent... L'air est un peu vif (environ 35° centigrades), mais le temps est calme... Petite journée : 50 kilomètres, à peu près.

29 *décembre.* — Assez belle journée... Voyage à travers bois et lacs... De 60 à 70 kilomètres !...

30 *décembre.* — Feu de bonne heure : il s'agit d'arriver, et il nous reste au moins 70 kilomètres à parcourir... Les caribous commencent à apparaître ; mais on n'en tue pas... Rencontre de deux Anglais, revenant des steppes, où ils se trouvaient, depuis l'été, cherchant les animaux à fourrures : je me suis entretenu, quelques instants, avec eux... Ces gens-là ne s'épargnent aucune fatigue,

pour se procurer de l'argent : ils se condamnent à la plus grande solitude, — et pourquoi ? Pour quelques peaux de bêtes. Et nous, Prêtres et Missionnaires, nous nous plaindrions des quelques misères que nous avons pour gagner des âmes à Jésus-Christ, — même en sachant que notre récompense sera éternelle ? *Absit*... Vers les 7 ou 8 heures du soir, nous arrivons au camp... Après mon souper, confessions (une quinzaine)... J'étais très pressé. On m'avait, en effet, averti qu'un jeune homme y était bien malade ; des chrétiens, se rendant à la Mission pour Noël, l'avaient vu et disaient qu'il n'avait que quelques jours à vivre ; et voilà pourquoi je partis. D'après les renseignements donnés, le malade ne devait pas être à plus de 30 ou 40 kilomètres du camp où je venais d'arriver ; mais je sus, par les deux « Trappeurs » anglais, que sa famille avait dû changer de camp.

31 *décembre*. — Le matin, grand'Messe, avec communion générale, puis un petit sermon de circonstance, suivi de l'administration du Sacrement du Baptême. Et puis je repars, avec un homme... C'était le samedi et la veille du premier de l'An. J'espérai arriver chez le malade aujourd'hui... Temps clair mais froid... Nous rencontrons une piste de traînes, et nous la suivons. Mais, vers le soir, nous la perdions, et, malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu la retrouver. Nous nous sommes dirigés vers l'endroit où nous espérions trouver le malade ; mais personne ! Force nous a été de nous résoudre à chercher un endroit pour y passer la nuit. Ce ne fut pas facile... Mais, enfin, nous avons trouvé quelques morceaux de bois : nous avons dû nous en contenter...

1er *janvier* 1922. — Je ne me suis levé qu'à l'aurore, — c'est-à-dire, vers 7 heures du matin, — car je ne voulais pas partir avant le jour, pour ne pas manquer les pistes. J'ai eu toutes les peines du monde à allumer mon feu, ce matin, et, pourtant, il devait y avoir près de 45° ou 50° centigrades au-dessous de zéro... Comme j'espérais rencontrer mes chrétiens à peu de distance, je m'étais décidé à partir à jeun, — c'était dimanche et

premier de l'An... Mon homme se met en route... Il n'avait pas fait 500 mètres qu'il s'arrête et me dit, en examinant des traces sur la neige :

— « Ces gens-là sont partis dans la direction du sud-est... »

— « C'est bon », dis-je : « suivons leur chemin. »

Et nous repartons... Je faillis me geler : il faisait si froid, que je ne pouvais me réchauffer : seule la course aurait pu me rendre la chaleur ; mais, étant à jeun, je n'avais pas la force suffisante pour courir, et, dans mes couvertures, c'était encore pis. Mon compagnon m'avait distancé ; impossible de me faire entendre de lui. Alors, tantôt j'essayais de courir, tantôt je montais dans mon traîneau. Enfin, au bout d'environ deux heures, mon compagnon, sachant que j'étais à jeun et désespérant aussi de rejoindre de longtemps le camp indien, s'arrêta et fit du feu. J'en fus bien content : je n'ai jamais eu si froid, sans pouvoir me réchauffer, — et, pourtant, j'étais indemne. Un bon feu, suivi d'un bon déjeuner, me remit de bonne humeur... Puis, nous repartons, à la recherche des Montagnais, en suivant leur chemin. Nous rencontrons, bientôt, un endroit où ils avaient dû rester quelque temps : on y avait enterré un petit enfant. Et ils étaient repartis... Nous faisons de même. Mais, malheureusement, nous nous trompons de chemin : nous prenons un chemin de chasse, qui aboutit à une petite île, — puis plus rien : impossible de savoir où est le vrai chemin, à notre gauche ou à notre droite... Le soleil va se coucher.

Je dis à mon compagnon : — « Nous allons passer la nuit sur cette île-ci (elle n'avait pas 20 mètres de circonférence), et, demain, nous retournerons à ton camp ; puisque ces gens-là ont tant voyagé, c'est que le malade est mieux ; et puis, j'ai un rendez-vous au Lac Noir, pour le 6 janvier ; je n'ai donc pas de temps à perdre... » C'est ce qui fut décidé. Nous fîmes une tasse de thé et mangeâmes un peu ; puis préparation du campement pour la nuit... Quand tout fut prêt, bois coupé et branches de sapin bien étendues, la nuit était venue, — nuit du Nord (4 heures ou 4 h. 30 *p. m.*). Nous eûmes tout le

temps pour préparer notre souper. Mon compagnon avait tué un caribou, — un bon et gros caribou. La tête et quelques autres petits morceaux furent pour nous ; le reste fut pour nos chiens. Ah ! si tu savais comme il fait bon cuire une tête de caribou devant un bon feu ! Je n'oubliais pas que c'était le Premier de l'An. Il fallait bien festoyer un peu : je fouillai mon sac, dans tous ses coins et recoins, et finis par trouver des biscuits, du sucre et même du gingembre, avec un peu de chocolat. Quel régal ! Je me rappellerai toujours ce Premier de l'An, passé à deux, par un froid de — 40° à — 50°. Pas de Messe ; c'est le plus dur sacrifice : mais, enfin, même celui-là, on le fait pour le Bon DIEU et par amour pour les âmes !...

2 *janvier.* — Nous revenions donc au camp de mon compagnon, en prenant la ligne droite ; car nous avions fait des tours et des détours, les deux jours précédents. Au bout de quelque temps, nous retombons sur le chemin des braves gens que je cherchais. Que faire ? Après délibération, nous résolûmes de le suivre, pendant quelques kilomètres... Nous arrivons à la sortie de ce grand lac, que je parcours depuis quatre jours. Mon compagnon s'arrête. Nous délibérons encore. Ces gens-là ne doivent pas être bien proches, car nulle piste fraîche, et il n'a pas venté depuis plusieurs jours : « C'est bon : retournons à ton camp ; le Bon DIEU sait que nous avons fait notre possible ...» J'ai à peine fini ma phrase, que nous entendons un chien aboyer. Aussitôt, nous nous dirigeons vers l'endroit indiqué : c'était bien le camp que nous cherchions. Si ce chien-là n'avait pas aboyé, je n'aurais pas vu ces pauvres gens : comme le Bon DIEU est bon ! Il y avait là une douzaine de communiants. Le malade est mieux : mais, pauvre jeune homme, je pense que ses poumons sont attaqués...

3 *janvier.* — Grand'Messe et Communion générale. Quatorze communions : comme le pauvre Missionnaire est amplement récompensé de toutes ses fatigues, en voyant l'empressement de ces chrétiens à s'approcher de JÉSUS-Hostie, et, eux-mêmes, qu'ils sont heureux

de pouvoir communier ! Mais, hélas ! j'ai le cœur navré d'être obligé de les quitter si vite ; mais, que faire ? J'ai mon rendez-vous à 180 kilomètres et trois jours pour m'y rendre : il faut partir... Ce jour-là, tard dans la nuit, je me rends au premier campement. Tout le monde s'y confesse encore...

4 *janvier.* — Dix-sept communions. Et puis, hélas, il faut repartir : c'est comme le Juif-Errant... Nous sommes à cinq : trois jeunes, un vieux et ton sauvage de frère...

5 *janvier.* — Veille de l'Épiphanie. Je veux arriver au rendez-vous. Lever vers 2 heures et départ vers 4 heures, — marche forcée, toute la journée, — à 8 heures du soir, je suis rendu... à destination ; mais mes chiens sont *rendus* aussi, et moi..., n'en parlons pas. Mais ce n'est pas le vrai rendez-vous. Il n'y a ici que deux familles... Je confesse les onze personnes présentes...

6 *janvier.* — Épiphanie : grande fête, n'est-ce pas ? Donc, grand'Messe, sermon, etc. Puis je repars pour... Béthanie. On dit que, lorsque Notre-Seigneur voulait se reposer, il s'en allait à Béthanie. Eh bien, moi aussi, j'étais bien fatigué : je voulais un peu de repos, au moins une nuit. Or, à deux ou trois kilomètres du lieu du rendez-vous, il y a une bonne famille : homme, femme et six enfants, dont quatre communiants. C'est chez elle que je me réfugiai, pour cette soirée et cette nuit-là...

7 *janvier.* — Samedi. Je me rends au lieu du rendez-vous, avec la famille dont je viens de parler. Je dus y confesser 47 personnes.

8 *janvier.* — C'était le dimanche dans l'octave de l'Épiphanie. Il fallut mettre toutes les pompes dehors : Messe Royale, sermon des grandes circonstances, cantiques, etc. Dans l'après-midi, grand Salut... sans le Saint Sacrement : chant d'un cantique, — sermon, — récitation du chapelet (avec les Mystères chantés), — *O Salutaris*, — un cantique montagnais, comme antienne à la Très Sainte Vierge, — *Tantum ergo*, — silence, pendant quelques instants, pour que le Bon Jésus daigne nous bénir tous, — enfin, le *Laudate*, suivi de trois *Pater*, *Ave* et *Gloria* : et la cérémonie est terminée... Les Mon-

tagnais aiment beaucoup à chanter : la grand'Messe est toujours chantée à deux chœurs (les hommes font leur partie et les femmes l'autre partie) : c'est magnifique, comme chez nous, — et tout le monde chante, même les bébés, à leur façon...

9 *janvier.* — Encore 42 communions. Comme tu le vois, la communion fréquente est introduite, même dans ce pays. Hélas ! communion fréquente très relative, car ces pauvres gens, qui désireraient communier tous les jours, ne peuvent communier que très rarement... Il fallait repartir : un jeune homme était venu me chercher de l'est. J'attelle mes chiens. Mais je n'en puis trouver que trois ; le quatrième, qu'est-il devenu ? Tout le monde se met à sa recherche, — mais rien : il a bien disparu. J'ai su, dans la suite, qu'il avait déserté, mais qu'il avait été arrêté. A sa place, on me prêta un autre chien. Mais, pauvre de moi ! quel chien : grand et fort, mais paresseux !... Tout cela nous fit perdre du temps ; et la nuit n'attend pas...

10 *janvier.* — En avant ! Mes chiens sont un peu reposés, — le 5 janvier a été leur dernière grande journée... Le temps est froid, sec et calme. Nous marchons la nuit et, à 10 heures du soir, nous arrivons chez mon jeune homme : plus de 80 kilomètres, aujourd'hui... Seulement deux petites familles : six communiants... On avait annoncé la prochaine arrivée du R. P. Joseph Egenolf dans ces parages ; je désirais le rencontrer... Un jeune homme était allé à la chasse ; on ne sait trop comment, sa carabine lui éclata entre les mains, et un morceau lui entra dans la tête ; il réussit à l'arracher et à se rendre chez lui, mais, trois jours plus tard, il était mort. On disait que le Père du Lac Caribou devait venir prendre le corps de ce jeune homme...

12 *janvier.* — Je pars dans cette direction. J'arrive à un camp où je désire passer le dimanche... C'est ce que je fais... Puis, ce jour-là, après la Messe, je rentre au camp du « suicidé involontaire ». Pas de nouvelles du R. P. Egenolf...

